



ACADÉMIE  
DE CLERMONT-FERRAND

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

# Nouvelles **Chemins de traverse**

**Dans les forêts denses**

Marine Busetto

**Demain, j'aurais tué mon père**

Cyril Vallet

**Hors-piste**

Martin Filleton

**Khôl**

Elisabeth Bassot

**Kintsugi**

Magali Odin

**Va !**

Marilyne Wiart



## **Chemins de traverse**

# Chemins de traverse

## **Illustration de couverture :**

contenu visuel généré avec l'aide d'une intelligence artificielle

## **Réalisation :**

Rectorat de l'académie de Clermont-Ferrand  
Service communication  
3 avenue Vercingétorix  
63033 Clermont-Ferrand cedex 1

## **Impression :**

Service reprographie du rectorat  
Mai 2026  
35 exemplaires

© Rectorat de l'académie de Clermont-Ferrand

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, au terme de son article L 122-5, d'une part que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées », « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français de l'exploitation du droit de copie, constituerait donc une contrefaçon, c'est-à-dire un délit : « La contrefaçon en France d'ouvrages publiés en France ou à l'étranger est punie de trois ans d'emprisonnement et de 300 000 € d'amende. » (articles L 335-2 et L 335-3).



## Sommaire

|                                                                    |           |
|--------------------------------------------------------------------|-----------|
| <b>Avant-propos</b>                                                | <b>5</b>  |
| <i>Virginie Dupont, rectrice de l'académie de Clermont-Ferrand</i> |           |
| <b>Préface</b>                                                     | <b>7</b>  |
| <i>Alain Mascaro, président du jury</i>                            |           |
| <b>Dans les forêts denses</b>                                      | <b>9</b>  |
| <i>Marine Busetto</i>                                              |           |
| <b>Demain, j'aurais tué mon père</b>                               | <b>13</b> |
| <i>Cyril Vallet</i>                                                |           |
| <b>Hors-piste</b>                                                  | <b>17</b> |
| <i>Martin Filleton</i>                                             |           |
| <b>Khôl</b>                                                        | <b>21</b> |
| <i>Elisabeth Bassot</i>                                            |           |
| <b>Kintsugi</b>                                                    | <b>25</b> |
| <i>Magali Odin</i>                                                 |           |
| <b>Va !</b>                                                        | <b>29</b> |
| <i>Marilyne Wiart</i>                                              |           |



## Avant-propos

À l'écart des routes balisées, là où l'on hésite, bifurque et invente, les chemins de traverse invitent à écrire et vivre autrement.

Les textes réunis pour ce concours de nouvelles témoignent d'un véritable travail d'écriture : précision du regard, audace des voix, maîtrise des formes et goût du risque. Chaque auteur a cherché sa voie propre, parfois en marge, souvent à contre-courant, toujours avec l'exigence de dire le monde en le décalant.

Les nouvelles lauréates se distinguent par la justesse de leur langue et la force de leur imaginaire, elles ouvrent des passages inattendus et laissent des traces durables. Mais au-delà du palmarès, c'est l'ensemble des contributions qui dessine une cartographie riche et sensible de ces détours féconds.

J'adresse mes félicitations chaleureuses aux auteurs primés et mes remerciements à tous les participants pour cette édition 2026.

À celles et ceux dont les textes n'ont pas été retenus, je voulais dire mon estime et les encourager à poursuivre ce patient travail d'écriture : les chemins de traverse mènent loin, pour peu qu'on accepte de les suivre.

*Virginie Dupont*  
*Rectrice de l'académie*  
*de Clermont-Ferrand*

A stylized, handwritten signature in black ink, appearing to read 'V. Dupont', with a long horizontal flourish extending to the right.





## Préface

### Chemins de traverse

Quitter la route  
Sortir du tout tracé  
Pour ne plus creuser  
D'ornières  
Rester dans la lumière  
Des sous-bois  
Dans les bras de la femme-lierre  
Dans les craquements des écorces  
Dans les étreintes étroites  
Des ramées  
Là où point  
Le jour comme un calice  
Là où s'éteint le doute ultime  
La peur  
De n'être  
Rien  
Qu'une virgule  
Dans une phrase  
Sans fin

Indéniablement, les auteurs de ce recueil ont pris des chemins de traverse, non pas ceux qui sillonnent la campagne, les forêts ou les montagnes, mais ceux qui mènent à l'autre ou à soi. Écrire est une voie oblique qui échappe aux ornières, qui permet d'imaginer – et donc d'atteindre – des espaces réputés inaccessibles : espace mental d'une sœur jumelle trisomique, d'une mère dont la mémoire se délite, d'une autre que l'amnésie a morcelé ; espace mental encore d'un jeune homme qu'un trait de khôl révèle à lui-même, d'un skieur qui a quitté la trace pour entrer dans le plus radical des hors-piste, ou bien enfin celui d'un enfant de neuf ans, confronté à un terrible choix... Ces chemins de traverse-là sont d'abord ceux de l'écriture, mais ils deviendront les vôtres pour peu que vous preniez plaisir à emprunter, le temps de la lecture, des voies que d'autres ont ouvertes pour vous.

*Alain Mascaro  
Président du jury*



## Dans les forêts denses

Quelques poussières flottaient dans un rai de lumière, et Albertine laissait danser son esprit parmi ces particules dorées. L'alarme programmée à 7 heures avait déjà retenti quatre fois, et comme elle avait choisi la notification carillon, la pièce entière était lovée dans une atmosphère bouddhiste toutes les dix minutes. Albertine percevait alors le cri des singes au-dessus d'elle, la douceur des feuilles immenses et le mystère des lianes qui caressaient sa tête. Pour elle, l'imaginaire était un refuge passionnant. Un son, une ambiance, un parfum la propulsaient dans un univers de sensations. Elle pouvait faire coexister le goût des fraises des bois, l'écho du monde quand il a neigé et la caresse du vent chaud les soirs d'été.

Les yeux d'Albertine commençaient à s'habituer à la lumière enveloppante de ce matin d'avril. Dans ses iris bleu ciel, on pouvait distinguer trois taches jaunes d'or. C'étaient des soleils scintillants qui illuminaient le monde qui l'entourait. Et derrière ces astres discrets, il y avait un méandre de possibles. Souvent, lorsque personne ne la regardait, Albertine disparaissait des discussions. Il restait un sourire vague sur ses lèvres, mais elle était bien loin. Elle cheminait dans des sous-bois pailletés qui la menaient vers des univers merveilleux où tout n'était qu'enchantement. Elle devenait alors la reine d'un royaume de lumière où Nikos Aliagas était son amant, le Roi Lion, son plus proche conseiller et Florence Foresti, sa meilleure amie. Tout était incroyablement simple et confortable. Dans ce métavers, les morts avaient tous un grand costume en forme d'étoile et racontaient leurs déboires une bière à la main, comme de vieux marins-pêcheurs accoudés au zinc d'un bistrot. Après quelques minutes de flânerie, elle revenait dans la réalité, tricotait quelques éléments imaginaires avec le présent et réalisait un patchwork de fausses réalités. Albertine était devenue reine du tissage et sa vie ressemblait à une couverture de laine douce et colorée.

À ce moment précis, elle continuait à explorer la jungle amazonienne, se laissant guider par les parfums de feuillage mouillé. Mais alors qu'elle plongeait son regard dans celui d'un grand lémurien, quelqu'un toqua à la porte de sa chambre. Elle chiffonna ses pensées dans un coin de sa tête et se leva pour ouvrir.

« Hey Bertie ! Tu as bien dormi ? Tu te rappelles ce qu'on fait aujourd'hui ? On est mardi ! On part vers 9 heures pour Bâle tous les quatre. Ça fait un peu de route, mais tu vas adorer le musée Tinguely et le parc autour. »

Rose, sa grande sœur, avait l'habitude d'entrer dans la chambre d'Albertine comme une tempête joyeuse. Elle lui présentait alors le planning complet de sa journée comme la secrétaire d'un homme d'affaires important. Elle était son aînée de dix mois seulement, si bien que les deux sœurs avaient longtemps été considérées comme un binôme solide et lumineux. Malgré les années de complicité qui les reliaient, Rose parlait encore trop vite. Albertine s'était assise, droite et concentrée. Elle était extrêmement attentive, mais dès la dixième syllabe, elle s'était noyée dans le flux continu de mots. Elle n'avait finalement gardé en tête que l'essentiel : 9. Elle ne savait pas compter, mais les chiffres la rassuraient. Ils ancrèrent son mental dans la vie réelle. Elle connaissait une centaine de dates d'anniversaire par cœur, le nombre de Julien qu'elle avait déjà croisés, les différents numéros de la Star Academy, le jour du printemps... Cette vision comptable l'apaisait. Les chiffres dansaient dans sa tête. Ils avaient une forme, une texture, une couleur, et l'accompagnaient avec compassion. Le 9 était un petit homme qui portait un chapeau rond et aimait manger au restaurant ou jouer aux cartes avec la dame 4. Albertine vivait dans un paysage numérique, une matrice généreuse ondoyante à l'orée du tumulte de la vie des autres.

Lorsqu'elles étaient enfants, Albertine et Rose jouaient dans les mêmes paysages oniriques. Chaque soir, leurs lits se changeaient en bateau et les emmenaient très loin. Il fallait alors braver les tempêtes, ramer à deux pour vaincre l'hostilité des éléments. Les vêtements qui jonchaient le sol de leur chambre commune prenaient vie. Des crocodiles de tissu encerclaient le radeau mais les filles réussissaient toujours à poser à nouveau les pieds sur la terre ferme sans encombre, reconnaissantes d'être encore en vie. Jour après jour, les deux sœurs approfondissaient leur découverte et s'aventuraient plus loin dans les eaux troubles et inspirantes qui inondaient leur chambre.

À l'adolescence, cette puissance inventive s'évanouit totalement chez Rose. Après des mois d'incompréhension, Albertine se rendit à l'évidence : elle devrait maintenant mener son embarcation seule. Plus tard, quand Rose eut 18 ans et qu'elle partit étudier en Espagne, Albertine se sentit une deuxième fois abandonnée. Sa sœur, déjà disparue de son imaginaire, était maintenant également loin de son quotidien. Elle ne comprenait pas cet étrange changement de direction. C'était comme si leur navire avait coulé et que chacune chavirait sur deux bouées distinctes. Celle d'Albertine flottait aux confins d'îles aux arbres gigantesques ; celle de Rose s'était échouée sur un territoire prisonnier de rues rectilignes, une fourmilière humaine et klaxonnante nommée San Sebastian.

Alors qu'elle arpentait ces souvenirs mêlés d'analyses subtiles, Albertine se rendit compte que Rose était sortie de sa chambre depuis déjà plusieurs minutes. Sa sœur et ses parents s'affairaient à la cuisine. Leurs voix s'entremêlaient aux arômes de café et montaient au premier étage en volutes légères. Il fallait se préparer rapidement. Elle éteignit le réveil de son portable, salua au passage les animaux sauvages, chassa d'un revers de main les monstres qui s'étaient étalés au-dessus de sa tête et commença à s'habiller.

À chaque période de vacances, quand Rose traversait la France pour voir sa sœur, le planning d'Albertine explosait. Elle se levait tôt, allait voir des concerts, buvait des thés chez des amis, flânait pendant des après-midi entières, faisait du shopping. Avec Rose, elle réussissait à s'intégrer à la ville qui, en temps normal, la blessait par excès de bruits et de conformisme. Albertine arrivait elle aussi parfois à guider sa sœur dans son imaginaire le temps d'une danse ou d'une musique. Partager ces instants était une petite victoire pour les deux femmes.

Contrairement au trajet qui sembla infini à Albertine, la journée à Bâle passa très vite. Elle déambula dans le musée, s'émerveillant devant plusieurs machines de Tinguely d'où surgissaient des notes de musique fragiles. Elle aimait ces endroits hors du temps. Même si elle ne comprenait pas complètement ce qu'était un musée, une exposition, une œuvre, elle ressentait la liberté des artistes et cela lui faisait du bien. Plus tard, Rose l'entraîna vers l'extérieur pour lui montrer une sculpture. C'était une Nana de Niki de Saint Phalle, fière et impétueuse. Albertine l'observa longuement. Elle s'abreuvait des chants d'oiseaux et du soleil, et s'imaginait valser avec cette femme majestueuse. Le temps se figeait doucement dans un écrin de couleurs.

« Eh regarde ! »

Albertine fut extirpée de sa rêverie par les voix de deux petits garçons plantés devant elle. L'un la dévisageait et l'autre la montrait du doigt. Elle fut envahie d'une sensation familière de tristesse et d'angoisse. Elle haïssait ces regards inquisiteurs et blessants. Son quotidien en était parsemé. Régulièrement, des personnes ingénues la fixaient d'un œil inquiet ou amusé. En ce moment, les deux enfants étaient plutôt subjugués par cette femme si différente qui semblait refléter la sculpture qu'elle observait. Sa silhouette était ronde, son cou rétréci, et ses yeux constamment plissés comme quand on essaye de regarder le soleil pendant plusieurs secondes. Albertine continua de regarder profondément la Nana de Saint Phalle priant pour que cette dame voluptueuse fasse fuir les deux curieux en bougeant ses cuisses massives et joyeuses. Son corps s'enduisit alors d'un mélange de boue, de ciment et de colère qui la pétrifia sur place.

« Vous savez qu'il y a des glaces Chocolat-Noisette chez la marchande du kiosque ? Je ne sais pas où sont vos parents, mais si j'étais vous, j'irais négocier un petit goûter ! »

Les deux garçons regardèrent Rose qui venait de prendre la parole. Un peu hébétés, ils partirent en courant vers leurs grands-parents assis sur un banc à l'autre extrémité du parc. Rose avait accumulé les subterfuges pour mettre fin à ce genre d'événement. Elle savait que la délicatesse ne s'inventait pas, elle s'apprenait au fil du temps. Tandis que Rose suivait du regard les deux enfants, Albertine reprit en catimini sa place sur la piste de danse virtuelle. Rose la rejoignit le temps d'un instant et ce moment se dilata dans l'air frais du soir.

La visite touchait à sa fin. Alors qu'Albertine rejoignait ses parents dans les bâtiments, elle réussit à répondre à deux personnes étrangères à son environnement proche : le vigile, qui lui réclama à nouveau son billet d'entrée et la médiatrice culturelle qui lui demanda si le musée lui plaisait. Elle adorait ces interactions, elle se sentait fière lorsqu'elle parlait à des inconnus, brusquement à la hauteur d'un monde qui la dépassait la plupart du temps. Finalement, le trajet du retour fut agréable et Albertine plongea dans un sommeil léger jusqu'à la maison.

Si elle avait dû résumer cette journée, elle aurait sûrement eu du mal à démêler le vrai du faux, les brins réels de ceux appartenant à son imaginaire. La seule chose tangible, c'était qu'elle avait le cœur qui pétillait de joie et les genoux en compote. Depuis quelques années, Albertine prenait énormément de poids. Elle mangeait beaucoup et n'était jamais rassasiée. Elle se sentait comme une montgolfière lestée de sacs de sable.

Ce soir-là, alors qu'elle massait ses mollets douloureux, assise sur son lit, Rose vint à la porte de sa chambre.

« Alors ? Je te l'avais dit que ce serait génial ! Tu veux que je te prépare un petit bain réconfortant après cette grande journée de marche ? Tu sais, demain je repars en Espagne. Mais j'ai adoré la semaine avec toi ! »

Albertine leva la tête. Elle avait compris l'essentiel : Rose s'en allait. Son cœur lui sembla soudainement aussi lourd qu'une motte de terre dans sa poitrine. Elle sentait un rhizome de tristesse étendre doucement ses ramifications froides et complexes sur son corps. Elle regarda fixement sa sœur.

« Pourquoi tu pars ? »

Rose n'avait jamais entendu Albertine former une phrase si claire avec autant de conviction. Sa gorge se serra et les larmes lui montèrent aux yeux. Elle était terrifiée à l'idée de partir, comme à chaque fois, tiraillée entre les chemins de traverse de sa sœur et ceux plus officiels où la vie l'avait menée. Mais, alors que Rose essayait de trouver les mots justes pour répondre, l'attention d'Albertine se fixa sur un cil posé sur la joue de sa sœur. Elle pensa à une épine, un hérisson, une aiguille de sapin, une forêt dense. Son esprit se perdit alors dans un réseau secret et infini d'arbres millénaires qui soutenaient silencieusement l'équilibre de son monde.

*À ma sœur jumelle Agathe, atteinte de trisomie 21.*



## Demain, j'aurais tué mon père

Avril 1984

Du huitième étage, les lumières de la ville s'allumaient au rythme de sa respiration. Yannick, accoudé à la rambarde du balcon, les regardait scintiller comme des promesses. Neuf ans ce mois-ci, il imaginait que chaque fenêtre éclairée abritait une famille en paix, des enfants dormant le cœur léger, des pères qui souriaient. Il se racontait ces vies depuis des mois maintenant, surtout les soirs où il ne voulait pas rentrer. Là-bas, au troisième étage de l'immeuble d'en face, une famille dînait autour d'une table ronde. Il voyait leurs silhouettes se découper dans la lumière chaude. Plus loin, au sixième, une mère bordait son enfant. Il inventait leurs conversations, leurs rires, leurs gestes tendres. C'était son refuge, ce théâtre lumineux de vies sereines. Ce soir-là, pourtant, il fallait y aller. Christelle et Fabien l'attendaient. Il poussa la porte. L'appartement empestait le tabac froid et l'alcool aigre. Sur la table de la cuisine, quatre bouteilles de Villageoise vides l'observaient froidement, mauvais signe. Quatre bouteilles, c'était le seuil. Au-delà, leur père basculait dans une zone dangereuse où ses mains devenaient imprévisibles, où sa voix montait jusqu'à faire trembler les murs. Au salon, dans le fauteuil défoncé, son père était affalé. Entre ses doigts jaunis, une cigarette se consumait lentement, la cendre longue, tombante. Yannick s'immobilisa dans l'encadrement de la porte. La housse du fauteuil commençait déjà à noircir, un petit rond qui s'élargissait. Dans la cuisine, la casserole sifflait, depuis combien de temps, une heure peut-être. L'eau devait être presque évaporée. Il connaissait ce sifflement, ce cri strident qui accompagnait trop souvent leurs soirées. Il aurait pu ne rien faire, juste tourner les talons, emmener Christelle et Fabien chez Rodolphe, le fils du gardien. Dire que papa dormait, qu'il fallait le laisser tranquille. Revenir demain matin, quand tout serait fini. Un accident, personne ne poserait de questions. Un ivrogne qui s'endort avec une cigarette, ça arrive. Demain, j'aurais tué mon père. La pensée le traversa comme un éclair noir, si nette qu'elle lui fit peur à lui donner la nausée. Il resta figé, le cœur battant, prêt à exploser. Neuf ans, il avait neuf ans.

Derrière lui, une petite voix :

– Yannick ? Papa est rentré ?

Christelle, sept ans, se tenait dans le couloir, son doudou serré contre elle. Ses grands yeux marron, recouverts de sa tignasse, scrutaient son visage, y cherchant la réponse qu'elle connaissait déjà.

– Oui, il dort.

– Il a bu du vin ?

Yannick hocha la tête. Christelle soupira, un soupir de vieille dame dans un corps d'enfant. Fabien pleure, il a faim. Neuf ans, sept ans et deux ans pour le petit Fabien, trois enfants seuls dans un appartement du huitième étage avec un homme qui n'était plus vraiment un père, juste un homme imprévisible. Yannick regarda de nouveau la cigarette. La cendre tomba enfin totalement, s'écrasant sur la housse. Une fumée légère commença à s'élever, puis un petit point rouge apparut, grossissant lentement, dévorant le tissu. Il aurait pu s'échapper, mais il y avait Christelle derrière lui et Fabien

qui pleurait dans sa chambre. De la vision de cette fumée lui revint cette odeur de pain chaud, celle de sa nourrice yougoslave avec ses mains bienveillantes qui sentaient la lavande bon marché. Des gestes de tendresse dont il se souvenait à peine mais qui lui avaient appris, peut-être, qu'on pouvait prendre soin de l'autre. Elle s'appelait Milena. Elle chantait des chansons dans sa langue, des mélodies douces qui le berçaient. Il traversa le salon d'un pas décidé, tapota la cendre incandescente sur la housse, retira doucement la cigarette des doigts de son père, l'écrasa dans le cendrier débordant, souleva un coussin du canapé, le glissa sous la tête de l'homme fragile, écartant avec précaution une mèche grasse de son front. Son père marmonna quelque chose d'incompréhensible, un fragment de cauchemar, puis se rendormit. Dans la cuisine, Yannick éteignit le gaz. La casserole était vide, le fond noirci. Il la remplit d'eau froide, la laissa dans l'évier.

– Christelle, va chercher Fabien. On va manger.

Il ouvrit le frigo. Trois œufs, du beurre, un bout de fromage, dans le placard des pâtes, il mit l'eau à chauffer, cassa les œufs dans une poêle. Ses gestes étaient précis, automatiques. Neuf ans et il savait faire cuire des œufs sans se brûler, doser le sel, égoutter les pâtes. Christelle, à pas feutrés, arriva avec Fabien dans les bras. Le petit avait les joues rouges, les yeux gonflés. Yannick lui sourit.

– Regarde, des nouilles ! Tes préférées.

Il installa son frère dans la chaise haute, noua une serviette autour de son cou et servit trois assiettes. Ils mangèrent en silence, attentifs au moindre bruit venant du salon, vigilants tels des proies. Mais leur père ronflait toujours, un ronflement régulier, presque rassurant. Ce ronflement qui signifiait qu'il ne se réveillerait pas avant demain, qu'ils étaient en sécurité pour cette nuit. Après le repas, Yannick fit la vaisselle pendant que Christelle rangeait les bouteilles vides dans le sac poubelle. Ils avaient leur routine, leur chorégraphie silencieuse. Chaque geste avait son importance, sa place dans l'ordre fragile qu'ils maintenaient.

– Yannick ?

– Oui ?

– Pourquoi il boit papa ?

Comment expliquer ? Les mots lui manquaient. Il ne savait pas vraiment lui-même, juste que son père avait grandi dans des foyers, que ses mains de maçon étaient crevassées, durcies par la corne et le travail, qu'il y avait un vide en lui, immense, que Yannick ressentait. Ce père que la Ddass avait recraché dans le monde sans lui donner les outils pour l'affronter, juste assez de rage pour survivre.

– Je sais pas. Il est triste, je crois.

– Et nous, on peut le rendre heureux ?

La question le frappa en plein cœur. Christelle le regardait avec tellement d'espoir. Neuf ans et sept ans, et ils avaient le désir d'avoir un père.

– On peut essayer, mentit-il doucement.

Il donna le bain à Fabien, maladroit mais patient, veillant à ce que l'eau ne soit ni trop chaude ni trop froide. Il testa la température avec son coude, comme Milena le lui avait montré autrefois. Il sécha le petit corps potelé, enfila le pyjama Goldorak et l'installa avec précaution dans son lit. À côté il alla border Christelle, il lui lut une histoire avec des voix différentes pour chaque personnage, jusqu'à ce que ses paupières se ferment.

– Dors, Christelle. Demain, on ira au parc.

– Et papa ?

– Papa dormira. Ne t'inquiète pas.

Il retourna s'occuper de Fabien, le prit dans ses bras et le berça doucement en chuchotant le générique de Capitaine Flam. Fabien s'endormit contre son épaule, confiant, abandonnant tout son poids dans ses bras d'enfant. Yannick le déposa dans son lit, remonta la couverture jusqu'à son menton.



– Dors, Fabien. Demain, tout ira mieux.

Il n'y croyait pas vraiment, mais il fallait bien le dire. Dans le couloir, il s'arrêta. À sa gauche, le salon où son père ronflait toujours, à sa droite sa propre chambre, devant lui, la porte d'entrée. Il aurait pu partir, descendre les huit étages, traverser la cour parée de blocs de béton où il tapait le ballon avec Rodolphe et Angélique. Cette cour où résonnaient leurs rires d'enfant. Il aurait pu marcher jusqu'à disparaître dans les lumières de la ville, devenir quelqu'un d'autre, un enfant normal qui aurait eu le droit d'avoir neuf ans. Mais derrière l'une des portes, Christelle dormait en serrant son doudou et Fabien suçait son pouce en rêvant de pâtes et de câlins. Il choisit ce chemin le guidant vers sa chambre, s'allongea tout habillé sur son lit, les yeux grands ouverts dans le noir. Par la fenêtre, il voyait les lumières de sa ville scintiller. Chacune racontait donc une histoire, une vie possible. Mademoiselle Fabre, son institutrice, disait souvent : « Yannick illumine la journée. » À l'école, il était le rigolo, le bout-en-train, celui qui faisait rire toute la classe. Personne ne savait. Personne ne devait savoir. Faire le pitre, c'était exister autrement que dans la terreur. C'était respirer. Le matin, il enfilait son masque en même temps que son cartable. Il devenait un autre, léger, insouciant, bruyant, un enfant de neuf ans presque comme les autres. Mais ce soir, seul dans sa chambre, il n'avait plus besoin de faire semblant. Demain, j'aurais tué mon père. Non, demain, il se réveillerait avant tout le monde, préparerait le café de son père, sortirait le pain, réveillerait Christelle et Fabien, leur donnerait leur petit-déjeuner. Par un détour, il les emmènerait au parc comme promis, jouerait au foot avec ses deux comparses et rirait à l'éclat de cette courte liberté. Puis, il retournerait vers son chemin, loin de l'enfance, loin de l'insouciance, un virage obligé vers une maturité forcée. Mais c'était son chemin maintenant, celui qu'il avait choisi ce soir en retirant cette cigarette des doigts de son père, en glissant ce coussin sous sa tête, un geste de tendresse ou un acte de survie ou les deux en même temps. Il avait choisi de rester, de protéger, d'aimer malgré tout. C'était son chemin à lui : devenir le père de son père, le parent de ses cadets, grandir trop vite pour que les autres puissent simplement être enfants. Quelque part au fond de lui brillait en permanence cette petite lumière qu'il contemplait depuis son balcon. L'espoir qu'un jour, peut-être, il pourrait enfin être un enfant. Mais pas ce soir, ce soir, il avait neuf ans et des responsabilités. Ce soir, il s'endormit en se demandant combien de temps encore il pourrait tenir. Dans le salon, son père ronflait toujours. La cigarette était éteinte. L'appartement ne brûlerait pas cette nuit.



## Hors-piste

*Quel esprit ne bat la campagne ?*

*Qui ne fait châteaux en Espagne ?*

La Fontaine

Il neigeait. Un léger suaire depuis une heure voilait le paysage de crêtes et de sapinières, nappait la piste d'un dangereux linceul : nombre des plus sérieux concurrents avaient déjà fatalement chuté, et maintenant, c'était son tour. Il ajusta ses skis, s'arma contre la peur qui gagnait. Encore une course, et c'en serait fini du calvaire de ces olympiades ! Cette perspective lui était un soulagement, mais ne pourrait l'être que s'il décrochait enfin le graal, le graal tant attendu et qui, depuis le début des Jeux, s'était dérobé à sa main éperdument tendue : une médaille.

Cette médaille, il la désirait moins qu'il ne l'espérait : quel qu'en soit le métal – mais plutôt l'or qu'un autre –, elle s'imposait à lui avec la puissante et radieuse majesté de l'impératif catégorique. Ceci lui fut rappelé une dernière fois lorsqu'il rencontra, de biais, le regard de son père et entraîneur, le plusieurs fois sacré champion mondial de ski alpin Fred Charron, qui, chronomètre en main, s'apprêtait à lui donner le départ, en l'exhortant le poing serré, avec son inévitable rictus – qu'il avait toujours trouvé sinistre. Ah ! s'il pouvait seulement, parvenu au bas de ce tumultueux fleuve de glace, lui faire enfin présent de l'obole si âprement convoitée !

Un champ de bosses, un tremplin, un autre champ de bosses, puis un autre tremplin, là où la piste disparaissait parmi les conifères ; un slalom périlleux, un tremplin encore, et un ultime champ bosselé avant le sprint final : la partition était réglée d'avance. Comme chacun de ses adversaires, il l'avait lue et pratiquée, la connaissait par cœur, il n'y avait plus qu'à l'exécuter, comme le virtuose qu'il avait été conditionné à devenir. Il s'élança par le portillon, sous l'œil des drones et des caméras de télévision.

Ayant avalé les premiers mètres de piste en quelques coups de bâtons, ferme sur ses appuis, souple sur ses genoux, il s'engagea dans le premier moutonnement de la piste, essuya les chocs un à un, négociant sa trajectoire sans cesse contrariée. Parvenu au premier tremplin, il exécuta la figure que son intuition lui suggéra, se reçut sans dommages, fut avalé par le deuxième champ de bosses, d'où il se tira comme du premier à fond de train, non sans avoir manqué de chuter une première fois. Ainsi déstabilisé, en vue du deuxième tremplin, un amoncellement de glace fit chasser son ski gauche et le déjeta brusquement de ce côté, le lançant sur la rampe de biais, à tombeau ouvert.

Il s'envola.

Il n'était plus question d'exécuter à l'épate dans l'air sabré de neige roulades savantes et croisées de ski virtuoses : il tournoyait dans l'espace hors de tout contrôle, et la seule préoccupation de son esprit déboussolé était de savoir par quel miracle, ainsi projeté dans l'inconnu, il pourrait bien atterrir sur ses deux pieds. Suspendu entre ciel et terre, il vit des étendues de nuées plombées, sa vue se troubla, il ferma les yeux.

Un choc des plus brutaux les lui rouvrit : le miracle avait eu lieu, il s'était reçu sur un ski, en même temps que des branches résineuses lui lacéraient les membres et craquaient à son passage. Emporté par l'élan qui l'avait éjecté de la piste, sombre, il filait à travers d'obscurs sous-bois, louvoyant parmi

des fûts hérissés d'épieux. À la faveur d'une brève clairière, il se retourna un instant pour regarder au loin disparaître les fameuses barrières orangées, bardées de pancartes péremptoires : « DO NOT TRESPASS ! », puis revint par nécessité à sa périlleuse course. Quelques branches heurtées de plein fouet plus loin, le couvert forestier finit par s'éclaircir, et il se retrouva sur une sente enneigée, où régnait un silence qui le frappa, après le battage constant des Jeux. Il freina des deux skis pour interrompre sa folle traversée, fit rapidement l'inventaire de ses blessures – quelques estafilades, rien de plus –, et de l'état – assez piteux – de son équipement.

Adieu or, argent, bronze, chocolat ! Tout était perdu, il rentrerait bredouille des olympiades, et devrait essuyer les froides foudres de son ombrageux paternel. Qu'il avait souffert pour tâcher de briller à ses yeux ! Qu'il s'était donné de mal pour se hisser, exploiter après exploit, jusqu'aux stratosphères où le quintuple champion d'Europe l'avait exhorté, et l'exhortait encore dédaigneusement à le rejoindre ! Jusqu'au terme de son illustre carrière, l'or olympique lui avait échappé : c'était lui, son fils rêvé, son fils élevé au rang de prodige, qui devait accomplir cet ultime triomphe... Comme il devait être déçu, à cette heure !

Il prit peur, piqua des deux pour reprendre sa course. Fuir ! S'engloutir dans les ténèbres de ces bois solitaires, loin du monde et des fardeaux qu'Atlas misérable il vous entasse sur les épaules ! Jamais il ne regagnerait la ligne d'arrivée, ni les pistes d'entraînement, ni le domicile familial ! Il s'enterrerait sous ces frondaisons funèbres, vivrait de racines et de neige fondue, coucherait sous une hutte de branchages, pareil aux bienheureux primitifs.

Un temps, il chercha parmi le bruissement des cimes cinglées de vent le bourdonnement des drones ou des hélicoptères qu'on avait probablement envoyés à sa recherche, mais il ne vit, ni n'entendit rien. Conforté dans son sentiment d'isolement, éreinté par les blessures qui, le pic d'adrénaline retombant, maintenant le meurtrissaient, il se laissa aller aux larmes.

Après tout, n'était-ce pas un acte manqué que cette sortie de route ? Il se prit à songer à son enfance, son enfance si malheureuse... À l'âge où l'on n'est rien en droit d'exiger que du sommeil et du lait, on l'avait mis sur des skis, et on l'avait sommé de glisser avant même de savoir marcher. À l'âge où l'on s'autorise à rêver, il s'était rêvé prodige du violon, ou de la flûte traversière : soliste dans les grands orchestres, jetant des trilles éblouissants à la tête des foules, et saluant dans les hurrahs sous les plus prestigieux plafonds. L'espoir avait tenu jusqu'à la mort prématurée de sa vocaliste de mère, qui l'avait emporté dans la tombe. À force d'usure, d'engelures et de fractures, il avait pourtant bien cru fléchir le vieux champion, le convaincre de lui laisser enfin jouer de l'archet ou de la clé, plutôt que de la carre... En vain : l'inflexible paternel l'avait contraint par force à demeurer sur la pente glissante où il l'avait jeté, livré en pâture à ses humeurs et brimades redoublées, et c'était ainsi que, lui qui n'avait jamais demandé qu'à racler du violon, n'avait jamais raclé que de la neige damée.

Mais c'était fini, tout ça ! Adieux vaux, vents, skis, remonte-pentes ! Tout était perdu : que pourrait-on bien exiger de lui maintenant ? Il suivait la piste à perdre haleine, le cœur d'instant en instant plus gonflé des perspectives nouvelles qu'un sentiment nouveau de délivrance lui ouvrait. Sa pensée empruntait des chemins que des années durant il s'était interdit de fouler. Pour la première fois de sa vie, il eut l'impression de respirer, laissa l'air glacé lui geler à fond les poumons : il n'était pas trop tard pour être heureux, et l'avenir soudain chantait à plein orchestre dans cette cathédrale sylvestre !

Il passa les traverses pourries d'une ancienne voie ferrée qui trouvait les sous-bois, s'engouffra de nouveau sous les sapins majestueux. L'envoûtante féerie de flocons que le ballet des cimes bleues faisait neiger sur lui parut s'estomper. Il resongea à son père, le vit s'arrachant les cheveux de hargne et de dépit dans la contemplation de son rêve perdu. Il eut pitié de lui. Pris de remords, il chercha de quel côté se trouvait la piste qu'il avait désertée.

Après tout, l'exploit était peut-être encore possible : cette piste à peine tracée, frayée par les seuls hôtes de ces bois, était visiblement un raccourci qui devait aboutir tout près de la ligne d'arrivée... En quelques poussées, il pouvait y être, y réapparaître comme si de rien n'était, arrêter le chronomètre qui sans doute tournait encore dans les mains de son père, déposer à ses pieds sévères la palme

qu'il avait toujours espérée de lui, obtenir enfin le glaive qui l'affranchirait pour toujours des enfers glissants et glacés du ski alpin !

Elle était là, soudain, cette ligne d'arrivée flanquée de tribunes : que de lumière ! Qu'il était simple de la franchir, en fin de compte ! Il s'en faisait une montagne à chaque fois, mais ça n'était qu'une ligne comme une autre ! Et tous ces hommes qui en fanfare s'avançaient vers lui, mugissants, les bras ouverts... N'était-ce pas lui, ce père sempiternellement irascible, qui les menait, l'œil humide maintenant, criant sa joie plus haut que les autres, et lui tendant des bras enfin chaleureux, qui le prenaient, qui l'étreignaient, enfin...

Il était bel et bien là, le glorieux champion Fred Charron, penché les larmes aux yeux parmi l'équipe des secouristes sur le corps de ce fils qu'il reconnaissait enfin, dont brusquement il songeait que la vie avait un prix : après tout, c'était son fait si le jeune homme était ici, à demi mort, étalé sur le bord de la piste parmi les barrières enfoncées, le casque et le crâne fracassés sur une pierre. Maintenant qu'on le basculait précautionneusement sur la civière, il caressait des yeux cette face ensanglantée, se raccrochait à ses paupières qui tressaillaient, à ses lèvres qu'un souffle à peine en les traversant animait, et ce voyant il agrippait le bras du médecin, le harcelait de questions, cherchant à lui arracher une parole rassurante, une lueur d'espérance : il allait vivre, n'est-ce pas ?

– Il doit rêver dans son coma – à moins que ce ne soit seulement nerveux... N'ayez pas trop d'espoir.



## Khôl

Andréa se tenait face au miroir, son crayon noir à la main, tirant délicatement sur sa paupière inférieure. Le crayon glissa le long de la muqueuse, y déposant une trainée d'obscurité. Son œil cligna un instant puis le rituel fut méticuleusement répété de l'autre côté. Il se redressa, le dos bien droit et scruta son reflet, le regard maintenant ourlé de noir. Il ne comptait plus les fois où il avait réalisé ce geste, pourtant cette fois un écho s'éleva en lui. Tout lui revint en une vague qu'il ne put contenir. Le temps venait de se replier sur lui-même comme une feuille de papier. Cela lui paraissait si loin... et pourtant hier : la première fois. La première fois qu'il avait mis du noir autour de ses yeux, il avait peut-être quatorze ans. Il était né ce jour-là, sa vie avait commencé avec ce coup de crayon. Les ennuis aussi.

Ce qu'il avait ressenti en se découvrant dans le miroir à l'époque, il ne pensait pas pouvoir mettre de mots dessus ; les émotions, par contre, étaient aussi vives qu'alors : ce sentiment de soulagement qui faisait gonfler la poitrine, le choc d'une révélation : de soi-même, à soi-même ; une épiphanie en quelque sorte. Il avait enfin rencontré cette personne qui dormait au fond de lui, tenue sous silence par les attentes du monde.

Mais le monde, justement... le monde n'avait pas envie de cette rencontre. Si l'euphorie fut intense, le rejet le fut tout autant. On s'offusquait de son bonheur et on allait le lui reprocher avec virulence. Comment osait-il !? On l'accusa. On le bouscula. On le sanctionna. Et ce n'était que le début. Enfants, adultes, camarades, professeurs, parents, personne ne semblait pouvoir tolérer ce qu'il était. À part peut-être sa sœur aînée, trop heureuse de pouvoir jouer à la poupée et l'exhiber à ses copines, aussi curieuses que dégoutées. Pourtant, qu'était-il ? Lui, juste lui. Comment « juste Andréa » pouvait-il être problématique pour autant de monde ? Juste lui...

Alors la souffrance se logea aux côtés du ravissement. Aucun ne parvenant à céder de terrain à l'autre. Les blessures, les coups, les humiliations, les crachats, les insultes éruptées ne le firent pas douter. Maintenant qu'il s'était réveillé, il lui était impossible de se rendormir, de nier, d'oublier, de « dé-savoir ». Il se refusa à faire taire cette voix qui avait commencé à s'élever en lui. On avait pourtant bien essayé de la museler, on y avait mis du cœur. Des poings aussi.

Andréa ferma les yeux en grimaçant et se revit sur cette civière, ramassé en pleine rue par des sauveteurs indifférents alors qu'on l'avait laissé pour mort sur le bitume, baignant dans son sang. Ceux qui l'avaient exécré au point de vouloir le supprimer, s'étaient-ils rendu compte que son sang avait la même teinte poisseuse que le leur ? Le visage tuméfié, fendu de plaies, fardé d'ecchymoses, ses faux-cils arrachés par les coups, il n'était plus qu'un corps, comme n'importe quel autre. Ils avaient eu ce qu'ils voulaient, ils l'avaient gommé.

Andréa avait ravalé sa nausée, il s'était remaquillé. On n'empêche pas le soleil de se lever. Il avait continué, vécu, pleuré, joui aussi. Il avait créé, écrit, partagé. Et maintenant il se battait, mais pas pour lui-même, c'était bien là sa force : son combat portait les atours flamboyants de la légitimité. Sa voix n'était plus seulement la sienne désormais.

Le chemin emprunté fut long et semé de ronces. Il s'était d'abord réfugié dans ses rêves, avant d'ouvrir timidement la fenêtre de l'écriture, bercé de littérature, de musique et de cinéma. Il s'était blotti dans le giron de ces artistes qui, pour certains, avaient vécu les mêmes douleurs que lui, ou qui, pour d'autres, s'érigeaient en alliés. Il s'était construit un monde et l'avait meublé de tolérance. Ce n'est qu'ensuite qu'il en ouvrirait la porte à ceux qui avaient, à leur tour, besoin d'un refuge, de lumière et d'un peu de chaleur.

Puis tout s'était emballé, comme si on avait jeté une allumette dans une caisse de feux d'artifices. On l'avait lu, on l'avait vu. On le voyait. Son nom résonnait sur les lèvres d'une multitude d'inconnus. Qu'il le veuille ou non, le monde le voyait et l'entendait, sorcellerie des réseaux sociaux qui s'enflamment dans un souffle. Ses moindres faits et gestes étaient soudain scrutés ; cette fois, pour être admirés, imités. Ce qui avait été honni devenait adulé. Celui qui avait été honni était adulé. Sa parole, qui avait été, si longtemps, au mieux ignorée, sinon abhorrée, devenait parole d'évangile.

Et, mystérieusement, l'univers (qui n'avait jamais paru s'en soucier jusque-là), cherchait à rétablir une forme d'équilibre en offrant à la haine qu'il recevait depuis toujours, un souffle renouvelé et une audience proportionnelle à celle de ses fans. Ses coupes de cheveux, ses tenues, ses maquillages étaient analysés, validés ou condamnés.

En quelques mois, la planète ne put ignorer qui était Andréa. Malgré le vertige que cela lui inspirait, il réalisa alors qu'il n'était qu'une image, un symbole, qu'il représentait quelque chose. Il pouvait se faire porte-voix, car désormais on l'écoutait, lui que personne n'avait défendu ni consolé. Lui que ses parents avaient renié, il pouvait offrir la dignité aux parias, aux naufragés, bannis pour ce qu'ils sont. Leurs blessures étaient les siennes. Ce nouveau territoire qu'il apercevait au-delà des ténèbres, il comptait bien le conquérir.

Par conséquent, Andréa redoubla d'efforts. Il travailla d'arrache-pied. Il noircit plus de pages qu'on ne pouvait en compter, usant sa plume (toute numérique fût-elle) à s'en faire saigner les doigts. Il forgea avec soin ses mots et ses arguments au feu de l'agressivité qu'on lui opposait. Il se découvrit une âme militante qu'il n'aurait jamais soupçonnée, se transformant en combattant, usant de chaque rai de lumière qu'on voulait bien lui accorder pour montrer à la société la laideur de ses zones d'ombre.

On l'entendit au-delà de ses espérances. Il fut lui-même surpris de recevoir l'attention de personnes qui étaient, jusque-là, restées murées dans une indifférence prudente. Les rangs des alliés enflaient, la flamme fragile de l'espoir s'alluma. On l'invitait à s'exprimer devant un public toujours plus large, ce qu'il s'efforçait toujours de faire avec mesure mais détermination. Il se refusait à condamner comme on l'avait condamné ou à devenir la victime qu'on avait toujours voulu faire de lui. Il ne revêtirait pas non plus l'odieux uniforme du bourreau se délectant de l'exécution publique des coupables qu'on lui demandait de désigner. Alors dans une attitude quasi christique (l'ironie de l'image le faisait toujours sourire, non sans une pointe de plaisir), il tendait non pas la joue mais la main.

Ceci dit, convertir n'était pas son sacerdoce. Il n'avait pas la ridicule prétention d'éradiquer l'intolérance, bien trop lucide pour ça. Il se contenterait d'adoucir la peine provoquée par la haine, d'amoindrir les dégâts causés par les âmes amères qui cherchent le réconfort et la sécurité dans le rejet de l'autre, du « différent ». Il s'était drapé de cette haine, et en avait façonné une armure étincelante. Dans ses rêveries, il se voyait parfois encore en défenseur de l'opprimé, brandissant haut son bouclier de lumière... puis il éclatait d'un rire clair, chassant avec tendresse cette image burlesque inspirée de ses lectures juvéniles.

Andréa poussa un long soupir, reprenant ses esprits. Il saisit son rouge à lèvres préféré, celui des grandes occasions puis sourit à son reflet. Ses doigts jouèrent machinalement avec le tube satiné et fuselé de chez M.A.C. Depuis 1994, la marque reversait les bénéfices de sa gamme Viva Glam à des causes telles que l'égalité des droits, l'éducation des filles, la lutte contre le VIH... Andréa s'y était bien évidemment associé, il portait la teinte Viva Heart, un carmin vibrant, un peu sombre, comme un organe palpitant, mais aussi comme le sang versé, le sang des maudits et des sacrifiés. Rouge comme la colère des indignés. Il respira le parfum vanillé du raisin et le fit glisser sur ses lèvres, la crème écarlate les enveloppant avec une douceur de velours.

Soudain, il pensa à l'assemblée d'hommes et de femmes qui s'apprêtaient à l'écouter, à l'entendre peut-être même, il osait l'espérer. Ils l'avaient invité à venir parler, de tolérance ; car, aussi étonnant que ce fut, la tolérance devait être défendue. Et puisqu'il n'en allait pas de soi pour tout le monde, Andréa ne pouvait refuser cette opportunité, cet honneur qui lui était fait. Il imagina cette multitude de costumes et de tailleurs bien coupés, étriqués et académiques, si loin et si proches, puissants mais assujettis à tant de conventions qui lui étaient étrangers. Il songea qu'il aurait peut-être dû se sentir intimidé mais cette idée s'évapora dans un haussement d'épaules.



Ce jour-là, lorsque, sans trop savoir ce qu'il faisait, il avait pour la première fois maquillé ses yeux, aurait-il pu imaginer que, quelques années plus tard, il serait là, se pomponnant à quelques minutes de faire un discours à l'ONU ? Il ne comprenait toujours pas la magie qui avait opéré. Comment ce simple crayon khôl, « emprunté » à sa sœur, s'était fait baguette magique, comment un trait noir maladroitement tracé autour de ses yeux avait si profondément changé sa vie... Mais ce n'était pas vraiment important dans le fond. Il était là. Ça, c'était important.

Le flot de ses pensées pétillant dans sa tête (comme toujours) il se demanda si, pour arriver ici, le destin avait absolument besoin de lui faire traverser les marécages puant de la souffrance et toutes les infamies qu'il avait vécues. Était-il indispensable de le faire échouer dans cette ruelle, cerné par ces types à l'identité insécure qui lui urinaient dessus en insultant ses ancêtres, ponctuant leur prose fleurie du classique mais incontournable « sale pédé » ? Peut-être que oui après tout. Peut-être devait-il survivre à ça, aux tréfonds absurdes de la haine qui ne s'entend pas elle-même, pour savoir, pour comprendre. Ne dit-on pas que la vie trouve toujours le chemin ?

On frappa à la porte, il se leva avec sa grâce habituelle. Maintenant était important.



## Kintsugi

Je naquis pour la deuxième fois un jeudi à 14 h 17.

Lorsque j'ouvris les yeux, je fus une nouvelle fois éblouie par une lumière trop vive. Mais cette fois-ci, je savais que je me trouvais à l'hôpital. Je le sus à l'odeur de détergent qui masquait à peine celle de la maladie. Je le sus au bruit que faisait le moniteur, preuve tangible que j'étais vivante. Je le sus au brouhaha assourdi qui provenait du couloir. Je le sus aux couleurs de cette chambre... il n'y avait que dans les hôpitaux qu'on mariait le blanc à l'orange vif. Je me sentais cotonneuse, mon cerveau embrumé avait du mal à fonctionner, quelque chose tiraillait le bord de ma conscience mais cela m'échappait...

Une infirmière pressée fit irruption dans la chambre en s'exclamant: « Ah enfin ! Salut la Belle au bois dormant ! Tu nous as fait une de ces peurs ! » Elle s'agitait autour de mon lit, regardait les appareils auxquels j'étais branchée, changea ma perfusion et inspecta l'énorme bandage qui s'enroulait autour de ma tête. « Tu vas avoir un joli maquillage pendant quelques jours... mais à par cela, il n'y a pas trop de mal... Je crois que... » Elle fut interrompue par une sonnerie stridente provenant du couloir. « Ah... c'est encore Mme Fournier qui doit vouloir aller aux toilettes et qui a tout débranché... Ne bouge pas, je reviens ! » Et elle repartit aussi vite qu'elle était arrivée.

Alors que la chambre retombait dans un silence relatif, je vis entrer un vieil homme et un couple. Ils avaient les traits tirés et semblaient très inquiets. Ils s'immobilisèrent à quelques pas de mon lit ; puis le jeune homme se précipita sur moi. D'instinct, je le repoussai alors qu'il tentait de m'embrasser. Mon geste fut si brusque que le malheureux alla heurter le mur. « Mais... maman ! Qu'est-ce que tu fais ? Tu m'as fait mal ! Tu es devenue folle ? »

Maman ? C'est lui qui ne devait pas être très lucide, comment pourrais-je être la mère d'un homme adulte d'à peu près mon âge...

« Je ne sais pas qui vous êtes, vous devez vous tromper, répondez-je.

– Mais enfin maman ! Tu débloques carrément ! C'est moi ! Corentin ! »

Le jeune homme fit mine de s'approcher à nouveau mais la jeune fille qui l'accompagnait l'arrêta, voyant le mouvement de recul que je fis. C'est à ce moment-là que l'infirmière entra à nouveau dans la pièce.

« Qu'avez-vous fait à ma mère ? s'écria le jeune homme, rendez-la moi ! »

L'infirmière tenta de le calmer mais il s'enfuit.

« Je crois que ma mère a un problème... avança la jeune fille. Maman, tu me reconnais ? »

Un autre enfant ? Mais dans quel univers avais-je atterri... Combien d'enfants voulait-on que je reconnaisse ? Et le troisième homme, le vieux, étais-je sa mère à lui aussi ?

« Écoutez, je ne sais pas ce qui se passe ici, mais je ne suis la mère de personne... J'ai 21 ans ! Vous devez me confondre avec quelqu'un d'autre...

– Oh la la... s'inquiéta l'infirmière. Reprenons depuis le début... Comment t'appelles-tu ?

– Non mais quand même ! Je sais comment je m'appelle ! Je suis Christine Delarois, j'ai 21 ans, je suis étudiante en 3<sup>e</sup> année en fac de Bio. J'habite rue de Tournelle et je travaille au « Tout le Monde En Parle », qui se trouve juste au coin de ma rue et...

– Mais enfin Christine, ne me dis pas que...

– Et arrêtez de me tutoyer... Nous n'avons peut-être pas le même âge mais ce n'est pas très respectueux tout de même ; je ne suis plus une enfant... »

Après cet éclat, un silence pesant s'installa dans la chambre. Tout le monde me fixait.

« Alors, Christine, commença doucement l'infirmière. Cela va vous surprendre mais vous n'avez pas 21 ans. Vous en avez 52. Le jeune homme qui vient de partir est bien votre fils, j'en suis sûre car

j'étais là lorsqu'il est venu au monde. Il s'appelle Corentin. Et voici votre fille, Suzanne. »

J'étais paralysée. Je devais rêver. Ce ne pouvait pas être la réalité.

« Et vous ne vous appelez plus Delarois mais Lemarchand depuis que vous vous êtes mariée à cet homme, votre mari, Thibaud.

– Mais non, ce n'est pas possible... Comment aurais-je pu épouser un homme si vieux et presque chauve ? Cela n'a aucun sens ! Et je m'en rappellerais, si j'avais eu deux enfants... Mais enfin, vous devez vous tromper !

– Écoute... Ecoutez-moi. Je suis sûre de ce que j'avance car je vous connais très bien, j'ai été votre témoin de mariage et nous travaillons ensemble dans ce même hôpital depuis de longues années... Je suis Michèle... Et vous.. tu es ma meilleure amie... »

– Je cachai mon visage dans mes mains et me mis à pleurer. Je sentis une main se poser doucement sur mon épaule, mais ce fut trop.

– « Allez-vous en ! Partez ! » hurlais-je.

– Je ne voulais plus les voir, ces inconnus, ces monstres qui me disaient que l'on m'avait volé tout un pan de ma vie. Je refusais de croire ce qu'ils me disaient. Ce n'était pas possible. Je me levai lentement et, en veillant à emporter avec moi la perfusion, je me rendis aux toilettes. Dès que j'eus franchi la porte, je restai figée. Une vieille femme m'observait dans le miroir. Une inconnue. Ou presque... Elle avait quelque chose de ma mère mais le regard était différent. Elle leva la main et la porta à sa joue. C'est alors que je me rendis compte que j'avais fait le même geste. C'était mon reflet que j'observai dans le miroir ! J'étais vieille... Mon visage était ridé, mes traits, affaissés. J'étais grosse et empâtée. Mais enfin, que m'était-il arrivé ? Comment pouvais-je avoir « oublié » 20 ans de ma vie, les « plus belles années » ? Comment pouvais-je avoir « oublié » mes enfants ! Mon mari ! Ma tête se mit alors à bourdonner, je regagnai mon lit en titubant et m'écroulai.

Après une nuit alternant cauchemars et insomnies, le médecin me reçut et m'annonça que, mis à part l'amnésie, j'étais en bonne santé. J'allais donc pouvoir sortir et rentrer chez moi. Chez moi... Il ne devait pas bien se rendre compte du gouffre qui s'était ouvert devant moi... D'autant plus que lorsque je lui demandai quand ma mémoire allait revenir, il me répondit qu'il l'ignorait...

« Vos souvenirs peuvent surgir à n'importe quel moment... comme ne jamais revenir... Vous devez l'accepter, vous n'avez pas le choix. Je vous conseille de stimuler votre mémoire en rencontrant vos connaissances, en redécouvrant votre environnement et vos habitudes... Mais il ne faut pas la brusquer car si les informations reviennent trop brutalement, vous allez avoir du mal à faire coïncider les différentes réalités dans lesquelles vous vivez.

– Mais je ne comprends pas, quelles réalités ?

– Et bien votre passé et le présent que vous êtes en train de construire. C'est un peu comme si votre conscience s'était dédoublée, celle que vous étiez est toujours là, en vous, mais vous êtes en train de vous construire un nouveau chemin.

– Et que se passera-t-il quand je recouvrerai la mémoire ?

– Si vous recouvrez la mémoire trop brutalement, il y a un risque que votre cerveau soit saturé d'informations et ait du mal à les gérer.

– En gros, je vais devenir folle ?

– Il y a un risque effectivement mais si vous prenez le temps de cheminer, si vous laissez le temps à votre cerveau de s'adapter, autrement dit, si vous prenez les départementales plutôt que l'autoroute, cela ne devrait pas arriver... »

– Parfait. Je me réveillai en ayant fait un bond de 20 ans dans le futur et j'allais peut-être sombrer dans la démence... L'avenir s'annonçait décidément radieux... Mais l'épreuve qui m'attendait reléguait cette crainte au second plan. J'allais revoir mes « enfants » et mon « mari », ces proches que j'avais si rudement rejetés la veille... J'avais beau les considérer comme des étrangers, la douleur que j'avais lue dans leurs yeux m'avait touchée. Je ne me souvenais pas de mes propres enfants... Ce devait être dur pour eux, aussi... Comment ne pas culpabiliser ?

Lorsque je les vis entrer, craintifs et gauches, j'eus honte. Même si je ne les reconnaissais pas, je ne les repoussais pas. Mais quand même... Comment pouvait-on ne rien ressentir face à ses propres enfants ?

Ils me conduisirent « chez moi » et je découvris...que je n'avais vraiment aucun goût pour la décoration ! Nous habitions une jolie petite maison de ville à laquelle je trouvais un certain charme avec son petit jardin envahi de plantes colorées et odorantes. Mais comment avais-je pu peindre le séjour avec cet horrible mauve ? Je déteste le mauve... J'ai oublié beaucoup de choses, mais cela, je le sais...

On me fit visiter la maison. Je ressentis l'espoir à chaque fois qu'on me faisait entrer dans une pièce, à chaque photo que l'on me montrait ou à chaque anecdote que l'on me racontait... Moi, j'étais une invitée, je naviguais dans cette maison sans rien ressentir. Ils me parlaient de la vie d'une inconnue, une personne à qui ils tenaient beaucoup mais que je ne connaissais pas.

Je ne pouvais qu'admirer les efforts qu'ils faisaient pour me mettre à l'aise. Je les observais avec une certaine curiosité et je dois avouer que je les trouvais d'une compagnie plutôt agréable. Le repas fut plus léger que ce à quoi je m'attendais et je me pris à sourire aux histoires qu'ils se remémoraient sur leur enfance. Ils avaient l'air d'une famille heureuse et unie.

La gêne s'installa toutefois à l'heure du coucher. Où allais-je dormir ? Et surtout, avec qui ? Je n'imaginai absolument pas partager le lit de cet homme qui se disait mon mari, déjà que dormir dans cette maison ne me rassurait pas beaucoup... Mais ils durent lire l'angoisse qui commençait à m'oppresser car ils me proposèrent de m'installer dans la chambre d'ami pour la nuit. Je leur fus vraiment reconnaissante, et, à ma grande surprise, je dormis d'une traite et me réveillais le lendemain... toujours aussi perdue...

Malgré les circonstances, je m'habituais, si l'on peut dire, à ce sentiment et je commençais à l'accepter. Ma famille se lança à corps perdu dans l'objectif de me faire recouvrer la mémoire. Entretiens avec des connaissances, dîners, sorties, visites de lieux en tout genre... Ils essayaient de trouver le juste équilibre entre leur envie de me voir me réapproprier ma vie et me ménager. Et je dois dire que j'étais épuisée. On me présenta tant de personnes que je peinais à retenir les noms et surtout rétablir et organiser les liens entre toutes. D'autant plus que je ne ressentais pas plus de connexion entre des personnes que l'on me désignait comme des proches que pour de nouvelles connaissances que je nouais lorsque je faisais les courses... Ma vie se résumait à un défilé d'inconnus qui s'attendaient tous à déclencher LA réaction, LE souvenir clé qui ouvrirait ma mémoire afin que tout rentre dans l'ordre.

Or, je commençais peu à peu à comprendre l'inanité de toutes ces démarches. Je me faisais à l'idée qu'il fallait me saisir de ce nouveau départ plutôt que de rester bloquée dans ce passé qui me demeurait inaccessible. J'étais en vie, une partie de moi était morte et je devais en faire mon deuil. Toutefois, si, de mon côté, j'envisageais de tourner la page, ce n'était pas du tout le cas de mes proches. Voir leurs regards pleins d'espoir constamment frustrés ou déçus me minait et m'empêcher d'avancer. Si mes enfants n'habitaient plus chez nous, j'avais encore du mal à me faire à la cohabitation avec mon « mari ». J'avais l'impression de me forcer sans cesse. Et je n'aimais pas cela. Heureusement, j'avais repris le travail, on m'avait « reclassée » dans les bureaux et je faisais une sorte de stage pratique afin d'évaluer si je pouvais reprendre mon poste d'infirmière. Étrangement, si j'avais oublié des pans entiers de ma vie, je me souvenais des gestes professionnels. Ce savoir-faire était devenu mon point d'ancrage, et j'avais hâte de retrouver toutes mes fonctions.

Un dimanche, lors du traditionnel repas, je sautai le pas et j'annonçais mes intentions de louer un appartement. Après tout, j'avais un salaire, il était temps que je prenne mon indépendance. J'éprouvais bien sûr de la culpabilité devant les regards surpris et déçus de mes enfants et de mon mari. Mais je devais avancer. J'étais même impatiente de me lancer à la découverte de cette nouvelle vie.

C'est ainsi que je me retrouvais, quelque neufs mois après mon accident, entourée de cartons dans mon studio de centre ville, non loin de mon ancien domicile ; c'était le compromis que j'avais dû accepter afin que mes proches me laissent partir. J'étais seule et je pouvais enfin me concentrer uniquement sur moi, me redécouvrir, me retrouver et comprendre celle que j'étais devenue.

Dès la première semaine, je me donnai pour mission de déterminer mes goûts : qu'est-ce que j'aimais ? Je n'étais même pas capable de répondre à cette simple question... Je sortais, j'essayais tous les restaurants alentours et je découvrais avec ravissement le petit cinéma à deux pas de chez moi. Je me construisais des habitudes et je me mis à aimer cette vie douce dans laquelle je me glissais.

Je n'avais pas gardé beaucoup de contacts avec les personnes de mon passé, si ce n'est Michèle, qui s'était imposée. Nous nous étions retrouvée à l'hôpital et alors que je maintenais une certaine distance entre nous, elle m'avait un soir retenue en salle de pause et m'avait prévenue qu'elle n'accepterait pas que je l'exclusse. J'étais sa meilleure amie, je lui manquais et je devais lui laisser une chance. Elle me proposa d'aller boire un verre dans un bar dans lequel nous avions apparemment nos habitudes. Intimidée et touchée par sa tirade, j'acceptai. Je ne le regrettai pas. En effet, je découvris lors de cette soirée que nous étions faites pour nous entendre. Elle était gaie et drôle. Et même si je ne me souvenais pas d'elle, être avec elle était comme se retrouver dans un lieu familier.

Lorsque j'estimais avoir pris mes marques, je me forçais à inviter mes enfants. Au risque de paraître insensible, je ne ressentais toujours rien pour eux. Ou du moins, je ne ressentais pas de lien particulier. Mais je devais leur faire une place. Après tout, ils avaient perdu leur mère. Je voyais à quel point ils souffraient encore de cette situation. Je n'étais pas morte, mais je n'étais pas non plus la mère qu'ils avaient connue et aimée. Je les invitais à dîner, et après quelques verres de vin, nous nous détendîmes et passâmes une belle soirée. Seule, j'apprenais à les connaître et nous reprisions patiemment ces liens qui s'étaient disloqués.

Le seul grand absent de cette nouvelle vie, c'était Thibaud. Nous nous appelions régulièrement. Étrangement, l'éloignement avait assaini nos relations et je savais que je pouvais compter sur lui. Il accourait dès que j'avais besoin d'un service. Et à plusieurs reprises, je fus surprise de constater que si mon cerveau l'avait oublié, mon corps, lui, se souvenait. Il lui arrivait, machinalement, de poser sa main sur ma hanche et cette proximité me semblait, l'espace de quelques secondes, normale. Je l'observais et ne pouvais m'empêcher d'être touchée par sa douceur ; son regard bleu me transperçait. J'imagine aisément combien j'avais pu être séduite par ce regard intense. Malgré tout, je sentais que lui aussi avait fini par accepter la situation. Il était plus détaché. Et c'est peut-être cela qui me poussait vers lui.

Le printemps arriva. Mon quartier sortait de la torpeur hivernale et les rues s'animaient peu à peu. J'aimais partir à la découverte de cette ville dans laquelle j'avais pourtant vécu quasiment toute ma vie. J'aimais me perdre dans le dédale des ruelles fleuries. Les pots colorés et les fleurs avaient envahi les balcons. L'air embaumait le chèvrefeuille et le soleil caressait agréablement ma peau. Soudain, j'eus l'impression fugace d'une sensation de déjà-vu, je connaissais cette odeur enivrante, c'était un autre endroit mais ce sentiment de bien-être et d'abandon m'était connu. Je fus transportée dans une autre ruelle ; je n'étais pas seule ce jour-là, et je sentis un regard bleu peser sur moi, lourd de désir, des bras m'étreindre avec force. Puis le souvenir s'évanouit, et je repris mon cheminement, étourdie.

La végétation qui envahissait le mur s'ouvrit sur une vitrine. Cette dernière accueillait une exposition. Différentes pièces en porcelaine étaient présentées. Je m'arrêtai pour les contempler. Ce n'étaient pas des tasses ou des théières ordinaires. Elles étaient toutes ornées d'entrelacs dorés qui scintillaient sous l'éclairage. Elles avaient toutes été brisées et réparées, mais chaque réparation était d'une délicatesse et d'une richesse fascinantes, créant des motifs originaux. Un carton expliquait qu'il s'agissait de Kintsugi, un art japonais qui consistait à mettre en valeur les fêlures, les cassures plutôt que de les dissimuler ou de remplacer les objets. Le résultat était à couper le souffle et chaque pièce devenait unique, chaque imperfection devenant l'élément qui magnifiait l'objet. Une citation accompagnait la présentation :

« Grandir dans les blessures car les cicatrices, ça ajoute de la peau ».  
Pop Corn, Tania Tchénio.

Je me figeai sous le coup de la compréhension. Si ces tasses n'avaient pas été brisées, elles auraient été quelconques. Un accident les avait rendues uniques et plus belles. Je ne pus m'empêcher de voir un signe qui m'était adressé à travers cette singulière rencontre. Ma vie avait volé en éclats, mais j'avais le pouvoir de la réparer et de la sublimer.

Je repris ma route, le cœur léger. C'est en empruntant les chemins de traverse que j'avais trouvé ma voie vers la résilience ; j'étais née une deuxième fois et j'étais enfin prête à revivre.

## Va !

Il me manque le point de départ.

Le moment où tout a commencé à bredouiller, hésiter, chanceler.

Était-ce d'ailleurs un point de départ ? Un point de non-retour, certainement. Un point de suture, en attendant, voilà ce que je voudrais, pour que ce qui se délite ne soit pas qu'un renoncement.

La succession des gestes s'épuise dans le recommencement. C'est parfois une âpre conscience qui me saisit, quand je sors une assiette et la casserole et que je vois dans l'évier que je viens de manger. Les reliefs de mon repas sont semblables à ma vie. Il en reste des miettes, des bouts épars, des trainées de sauce que le pain a éponguées. Je les devine. Je ne me souviens ni de l'odeur du plat ni de son goût, mais ce n'est pas grave, c'est ce qu'ils disent tous, ce n'est pas grave ! Ça arrive à tout le monde, d'oublier, d'avoir des trous de mémoire, ça arrive à tout le monde, ce n'est pas grave, va. Alors je souris, je ferai mieux la prochaine fois, oui va, ce n'est pas grave ! Et je ressors une assiette comme si je n'avais pas déjà mangé, dans cette succession de gestes du quotidien qui subsistent envers et contre tous. Va ! Et qu'importent le gouffre béant, les ténèbres et la peur, et qu'importe le chemin qui s'efface, puisque ce n'est pas si grave, va.

Mon téléphone sonne, j'essaie de ne pas penser, pas réfléchir, surtout pas, laisser le corps effectuer ses automatismes, se rendre dans l'entrée, décrocher, allô ? Ah c'est toi ma chérie, comment vas-tu ? Oui oui, j'ai été chercher mon pain, bien sûr ! Je ne vais pas tarder à passer à table d'ailleurs. Ce que je mange ? Laisse-moi réfléchir... Oh écoute, je ne sais pas, tu sais ce que c'est, je vais ouvrir le frigo et puis voilà, et toi raconte, comment tu vas depuis le temps ? Oui oui, je sais bien qu'on s'est vues la semaine dernière, mais tu avais bien quelque chose non ? Une réunion importante ? Ah, tu vois, je m'en souviens ! Alors, tout s'est bien passé ?

Je raccroche, je suis tellement contente d'être parvenue à me souvenir de cette réunion, allez va, tout n'est pas perdu. Il faudrait peut-être que je mange, il est presque treize heures, dommage, je n'ai pas de pain. Oh, mais j'y pense : il faut que j'appelle ma fille, elle avait un truc important, une réunion je crois, je vais le faire avant d'oublier, elle sera contente que je pense à elle. Comment on fait déjà, ah oui, son numéro est en mémoire, allô ? Comment tu vas ? J'appelais pour savoir comment ça s'était passé, ta réunion...

Faire semblant, c'est devenu une seconde nature. Jouer l'équilibriste, se rattraper comme on peut à un bout de phrase, une bribe de souvenir, feindre la fatigue, questionner plutôt que répondre. Survivre, en un mot, quand l'instinct m'interdit le lâcher-prise. Perdre la route de vue, se faufiler par les chemins de traverse pour la rejoindre tant bien que mal, des détours qui parfois m'emmènent si loin que je crains de ne pouvoir revenir. C'est fou ce qu'on peut faire de kilomètres pour tenir une conversation, à se guider au regard de l'autre, à ses yeux fuyants quand j'ai encore radoté, à ses mains qui s'étreignent... Je le vois bien, hein, que je leur fais du mal, à tous, mais qu'est-ce qu'ils y comprennent, eux, à me dire allez, va, c'est pas grave, ça arrive à tout le monde. Tout le monde, ce n'est pas moi. Et ce n'est pas un trou de mémoire. C'est un oubli terrible, définitif, qui m'avale tout entière. Alors va ! Ne prends pas cet air si gêné et n'oublie pas, toi, ce que j'étais. Aime-moi en ma mémoire.

Faire semblant, ça ne dure qu'un temps. Je l'ai étiré au maximum, ce fil-là, jusqu'à ce qu'il rompe. Et puis les mots funambules ont fini par le perdre aussi, leur chemin, et me rejoindre dans le gouffre amer où les souvenirs disparaissent.



Rappelle-toi qui je suis avant l'oubli. Non, pas qui j'étais. Je sais bien que je n'y suis plus, plus vraiment, mais je suis là encore, quelque part, et si tu parviens à prendre les mêmes routes que moi, peut-être que tu me retrouveras, dans ce labyrinthe où je me suis égarée. La bête m'attend, oui celle-là même que je te contais quand tu étais petite, celle qui a un corps de taureau, c'est quoi son nom déjà ? Ma pelote est devenue transparente, avec mon arthrose je ne tricote plus, mais tu peux le suivre au toucher, le fil d'Ariane qui n'est pas une fusée, tu vois que j'ai encore des mots parfois pour rire. Je ne veux pas que tu te souviennes de moi, je veux que tu me voies, là, comme avant. Je suis ce que j'étais, rien de moins, enfin si, avec la mémoire qui a rejoint le passé et qui ne m'appartient plus. Ferme les yeux, écoute ton cœur et suis la pelote. Laisse-toi guider sur les chemins de traverse, fuis la circulation, les carrefours, les routes trop fréquentées. Allez, va ! Et ne te souviens pas de moi.

Ce qu'il y a de terrible, c'est de se sentir partir sans rien pouvoir y faire. Se sentir se noyer sans la moindre bouée à laquelle se raccrocher.

L'oubli, quand on y réfléchit.

Je me lève le matin sans savoir qui je suis. Puis je me reviens, un peu, petit à petit. Je me lève et mes pas dressent seuls les frontières de la journée, je les suis, salle de bain et cuisine. Je baragouine toute seule pour me faire croire que je suis là. Je m'invente une vie, un nom, folle, folle je vais finir, j'ai envie de crier, pas folle juste sénile, mais ça ne se fait pas des trucs comme ça. Ah, l'oubli, quand on y réfléchit, je ne réfléchis pas trop, ça me fait mal, le doc il m'a donné des petits trucs à prendre là, tous les jours, des antidépresseurs il a dit, attention à respecter la dose prescrite, c'est qu'il me fait marrer lui. Si ça se trouve, je mange six fois dans la journée, alors ses petites pilules...

Allô ma chérie ? Oui tout va bien je te remercie, tu es bien mignonne de t'inquiéter de moi, et toi comment vas-tu ? Oui bien sûr j'ai été chercher mon pain, rien de tel qu'une petite promenade, et j'ai pris du chèvre aussi sur le marché, tu sais celui que j'aime tant ! Ah, le marché c'était hier ? Oui, hier alors, je ne sais plus...

La succession des gestes s'épuise dans le renoncement. Le four est allumé. Il n'y a rien dedans. J'éteins. Il faut manger pourtant ?

Des pas derrière moi, un frôlement, un soupir agacé. « Maman ! Pourquoi tu as coupé le four ? ». Tiens, elle est là, celle-là. C'est qui déjà ?

J'obéis, je fais semblant, mettre la table, sortir l'eau. Le pain, j'ai pris le pain ? Ma chérie, je reviens, je descends chez le boulanger ! Maman, on y a été toutes les deux tout à l'heure... ! Agacement, inquiétude, effroi, il y a tout cela dans la suspension, dans le geste qui s'immobilise avant de reprendre la course du poulet qu'on enfourne.

Ce n'est pas ta faute, maman, tes phrases ne sont plus des lignes droites, ce sont des mots désordonnés, tes idées tergiversent, s'égarent, reviennent par d'autres chemins, se perdent à nouveau, ce n'est pas ta faute, va.

Ce n'est pas ta faute non plus ma chérie, si dans ma tête il n'y a plus rien de solide, si les pensées fusent comme des étoiles filantes, ce n'est pas ta faute si dans ma tête c'est un ciel d'une nuit d'été, avec des songes dépareillés, mais il ne fait pas complètement noir encore, alors va, ne sois pas triste.

J'ouvre le frigo, il faut manger, le couvert est mis pour deux, qui j'attendais ? Je laisse mes pas me guider, le couloir et l'entrée, le téléphone est décroché, allô, rien, je raccroche, décroche, hésitation, encore, je voulais... Oui, appeler ma fille, allô ? Ce n'est pas aujourd'hui que tu devais venir manger ?

L'oubli, qui réfléchit. Le geste qui s'épuise. Je me lève le matin qui suit. Je. Qui suis-je. Je me reviens, à petit, petit feu, feu, feu, partez. Partez madame, me dit la voix. Vous n'avez rien à faire ici. Rappelle-toi qui.

L'oubli réfléchit le geste. Il faut manger ?

Frigo, casserole, allumer.

Feu.

Partez me dit la voix !

Dans l'évier, assiettes sales, et du pain détrempé.

Idée fugace, traversante. Mais claire. Comme un chemin de traverse qui rejoindrait quelque chose de concret.



Feu.

Partez me dit la voix !

J'enlève la casserole. Le gaz est allumé. Le geste réfléchit l'oubli. Je m'assois et j'attends. Ce n'est pas si grave, va !





2026 : vingt-neuvième édition du concours de nouvelles de l'académie de Clermont-Ferrand, ouvert à tous les personnels de l'Éducation nationale en Auvergne. Parmi les très nombreux textes reçus, le comité de lecture a retenu les six nouvelles qui composent ce recueil.

[www.ac-clermont.fr](http://www.ac-clermont.fr)

Nos partenaires

